

QUATRIÈME DIALOGUE

—

L'IMMORTALITÉ

QUATRIÈME DIALOGUE

L'IMMORTALITÉ

Les climats et le caractère des nations. La nature. — Voyage aux Alpes d'illyrie. Le lac de Traun. La pêche. *Salmonia*. — Catastrophe. La barque de l'auteur est entraînée dans la cataracte. Sauvetage par *l'Inconnu*. — Visite aux grottes et aux lacs souterrains de la Carniole. Les poissons des cavernes. Le *Protée*. Les métamorphoses. L'organisme. Le principe vital. L'âme.

L'Inconnu dont on a fait la connaissance à Pæstum m'avait laissé dans l'esprit une puissante et extraordinaire impression. Sa personne, sa mise, ses manières, le timbre de sa voix et ses vues philosophiques restaient toujours devant mon imagination, et ne me quittaient pas, même en rêve. Il m'arriva souvent de penser que ce n'était pas la première fois que je l'avais vu, et je cherchais, mais inutilement, à lui trouver quelque type ou ressemblance, parmi tous ceux que j'avais connus dans le passé sur cette terre. Je m'informai de lui parmi mes amis, mais personne ne put me donner aucun renseignement sur son compte.

Il y avait quelque chose de si remarquable en lui, que, s'il avait fait la moindre apparition dans le monde, il serait certainement et rapidement devenu célèbre. — Enfin, j'avais mis une telle assiduité dans mes recherches à cet égard que j'en étais devenu ridicule, et que l'on me demandait à chaque instant si définitivement j'avais reçu des nouvelles de mon ami l'Esprit.

Après mon retour de Naples à Rome, je fus rappelé en Angleterre par une triste circonstance, et je laissai mes deux amis Ambrosio et Onuphrio continuer leurs voyages qui devaient être de quelque durée.

Je rentrai à Londres, l'âme attristée et mélancolique, non-seulement à cause des événements pénibles et douloureux qui m'y rappelaient, mais encore par suite du changement qui s'était accompli dans tout mon être moral et physique. Ma santé était perdue, je n'avais plus d'ambition, je n'étais plus animé par le désir de la gloire. Celle que j'aimais en ce monde était descendue au tombeau, et, pour me servir d'une métaphore, la coupe de ma vie n'était plus généreuse, douce et enivrante; tout ce qu'elle contenait de bon était perdu et il ne restait plus que l'amertume et la lie.

Mais à peine avais-je passé quelques mois en Angleterre, au milieu d'une agréable société d'amis qui me restaient (si toutefois quelque chose était capable de me plaire encore), que de nouveau le désir des voyages me reprit. Dans ce naufrage de tout sentiment, un seul était resté dans mon âme avec autant de verve et de puissance que jamais : celui de l'amour de la nature. Ce goût puissant devenait le recteur de mes projets pour la dernière période de ma vie terrestre.

De tous les climats d'Europe, l'Angleterre me semble le mieux adapté pour l'activité de l'esprit, et le moins convenable au repos. Ses variations de température, si nombreuses et si rapides, éveillent constamment des sensations nouvelles, et le ciel toujours changeant, de la sécheresse à l'humidité, et de l'azur éthéré aux nuages et aux brouillards, semble tenir le système nerveux constamment agité. Sous le beau ciel de Nice, de Naples ou de Sicile, où, même pendant l'hiver, on peut se reposer au grand air dans le chaud rayonnement du soleil, sous quelque belle tentée d'odorant feuillage, sous les palmiers ou les orangers chargés de leurs fruits embaumés, l'existence est elle-même un agrément. Ainsi les souffrances de la maladie se trouvent souvent oubliées, sous l'influence bien-

faisante de la nature, et l'on est bercé par des sensations douces et harmonieuses au sein d'un repos délicieux. Mais, dans l'atmosphère variable et orangeuse d'Albion, la tranquillité est insupportable; on se sent forcé de se défendre de l'ennui par une occupation constante.

Comme nation, les Anglais sont extrêmement actifs, et nul autre pays ne met autant d'énergie, de fermeté et de persévérance dans la poursuite de quoi que ce soit; aussi, comme les pouvoirs humains sont limités, il y a très-peu d'exemples d'hommes remarquables vivant dans ce pays jusqu'à la vieillesse. Ordinairement les grands hommes d'Angleterre s'affaiblissent, s'affaissent et meurent, avant l'âge généralement regardé comme marquant le terme moyen de la vie; la vie des différents hommes d'État, des généraux, des littérateurs, des savants et des philosophes, offre le témoignage de cette vérité. Tout ce qui brûle se consume: les cendres seules restent.

En traçant mon itinéraire pour le voyage que je me proposais, j'étais guidé par l'expérience que j'avais déjà faite. Je ne connais pas de pays plus beaux que celui qu'on peut désigner sous le nom de l'Autriche alpestre, c'est-à-dire les Alpes du Tyrol méridional et celles d'Illyrie, les Alpes No-

riques, Juliennes, et Styriennes, avec les Alpes de Salzbourg. La variété du paysage, la verdure des prairies et des arbres, la hauteur des montagnes, la grandeur et la limpidité des fleuves et des lacs, donnent selon moi à ce pays une grande supériorité sur la Suisse. Le monde y est beaucoup plus aimable; et, qu'ils soient Illyriens, Italiens ou Allemands, sous leurs costumes divers et malgré leurs mœurs variées, ils ont tous la même simplicité de caractère; ils sont tous animés par un vif amour de la patrie, une grande ferveur et une profonde pureté de foi, une honnêteté exemplaire, et je puis dire, sauf quelques exceptions, une douce politesse envers les étrangers.

Dans l'été de la vie, j'avais déjà visité ce beau panorama en compagnie d'une personne qui m'avait fait goûter, en même temps que le plaisir d'une amitié intellectuelle, le bonheur ineffable d'une affection pure. Plus tard, j'y trouvai la fraîcheur, le repos et la tranquillité, après la violence d'une passion funeste, en sortant de l'atmosphère brûlante d'un été italien. A une époque plus avancée encore, j'y cherchai et j'y trouvai la consolation et la convalescence, après une maladie dangereuse qui était résultée d'un long travail et d'une surexcitation mentale. Là enfin j'avais

trouvé l'incarnation de l'ange de ma vision de jeunesse.

J'ai voulu alors revoir ces scènes, dans l'espérance d'y rétablir une organisation brisée ; et quoique cette espérance fût bien faible, je crus cependant possible au moins de passer les derniers jours de ma vie plus doucement et plus agréablement que dans la capitale bruyante de la Grande-Bretagne. Jamais la nature ne nous trompe, et ne nous laisse l'amertume au cœur. Les rochers, les montagnes et les fleuves parlent toujours le même langage : au printemps, les bois peuvent cacher leur beauté fraîche et verdoyante sous une mantille de neige, l'orage peut transformer les eaux bleues et limpides en eaux bourbeuses et turbulentes ; mais ces infidélités sont rares et passagères. Dans quelques heures, dans quelques jours au plus, tous les traits charmants de la nature reparaissent de nouveau dans son sourire. Jamais la nature ne nous cause ces misères et ces tristes soucis qui accablent l'humanité. Chez cette tendre amie, il n'y a pas d'espérances flétries ; elle ne nous donne pas des êtres chéris, rayonnants de jeunesse et de beauté, pour nous les enlever au moment de notre bonheur. Non : ses fruits sont tous beaux, suaves et doux, et

non pas amers, comme ceux de la vie humaine, qui, semblables à ces pommes de la mer Morte, ravissantes pour l'œil, ne laissent dans la bouche que l'amertume et la cendre.

J'ai déjà parlé de l'influence étrange que fit sur mon imagination l'Inconnu que j'avais rencontré « par hasard » lors de ma visite au temple de Pæstum ; l'espérance de le revoir était encore une autre bonne raison pour moi de quitter l'Angleterre, car j'avais un pressentiment (et pourquoi ? je l'ignore) que je le rencontrerais plutôt dans les États autrichiens qu'en Angleterre, sa patrie.

Pour ce voyage, j'avais un compagnon qui était à la fois mon médecin et mon ami d'enfance. Il était homme du monde, et s'était fait une fortune considérable. Retiré depuis plusieurs années, il cherchait comme moi, dans ce voyage, le repos de l'âme, les charmes puisés dans les tableaux de la nature. C'était un homme d'une rare puissance d'intelligence ; mais il y avait chez lui moins de tempérament poétique que je n'en ai jamais remarqué chez toute personne douée de la même vivacité d'esprit. Penseur sévère, et d'une grande étendue de connaissances variées, il était encore bon physiologiste et naturaliste accompli. Dans ses raisonnements il mettait toujours une

précision géométrique, et se tenait sur ses gardes contre toute influence de l'imagination. Le méridien de la vie était déjà passé chez lui comme en moi; sa santé était faible comme la mienne. Compagnons de voyage bien adaptés l'un pour l'autre, nous résolûmes de voyager lentement, passant insensiblement d'un endroit à l'autre, sans nous fatiguer. Je désignerai cet ami sous le nom d'Eubathès.

Je ne dirai rien de notre voyage en France et en Allemagne, et je ne m'étendrai que sur celui auquel je m'intéressais le plus et qui m'est resté le plus fortement gravé dans la mémoire.

Nous entrâmes dans le pays alpestre d'Autriche par Lintz, sur le Danube, suivant le cours de la Traun jusqu'à Gmünden sur le Traun-See, ou lac de Traun, où nous nous reposâmes quelques jours. Si c'était ici le lieu d'entrer en des descriptions détaillées, je pourrais occuper beaucoup de temps à présenter dans ces pages les vues pittoresques et si variées de ce pays enchanteur. Les vallons offrent cette beauté pastorale et cette verdure riante qui ont tant de charmes pour la vue, avec des enclos coquets entourés de haies, ornés de fruitiers et d'arbres à l'ombre épaisse. Les belles collines boisées, où dominent le chêne et le hêtre,

s'élèvent en ondulations gracieuses, et la perspective n'est bornée que par les hautes montagnes, ici couronnées de pins et de mélèzes, là perdant au delà d'un voile de nuages leurs cimes d'albâtre argentées des neiges éternelles. La partie inférieure du lac de Traun est toujours transparente, même pendant la saison des pluies. Du lac azuré le fleuve descend, se précipitant sur des masses de roches, sur une imposante largeur, restant limpide comme le beryl, et du même teint verdâtre. La chute de la Traun, à trois lieues à peu près de Gmünden, était un de nos lieux de prédilection. C'est une cataracte qui, à l'époque où la rivière est pleine, peut se comparer avec celle de Schaff-

1. Nous préférons personnellement de beaucoup la chute du Rhin près de Schaffouse à celle de la Traun près de Gmünden. On sait que cette chute magnifique, à quelques heures en amont de Bâle, tombe d'une hauteur de près de cent pieds, sur une largeur de près de trois cents qu'offre le Rhin en cette région (à Lauffen). C'est un des beaux spectacles de la Suisse orientale. — La Traun est une rivière des États autrichiens, qui naît dans le N.-O. de la Styrie, forme le lac qui porte son nom, et en sort à Gmünden, pour se jeter dans le Danube non loin de Lintz. Cette cataracte, ou plutôt cette cascade, est moins grandiose que la première, mais encadrée de paysages paisibles, silencieux et solitaires. C. F.

house ; elle offre le même caractère grandiose dans la descente violente et imposante de ses flots, aussi bien que dans les teintes de ses eaux et de son écume, dans les formes des rochers au-dessus desquels elle passe, et dans les falaises et les bois qui la dominent.

Le modeste passe-temps de la pêche à la ligne était à cette époque (comme aujourd'hui encore) un plaisir favori pour moi. Il m'a donné lieu de faire de patientes observations sur les variations des eaux suivant celles de l'atmosphère, sur les habitudes et les instincts si curieux des petits êtres qui habitent au sein de l'élément liquide. Je passais de longues heures à pêcher le saumon et la truite (qui frayent au commencement de l'hiver), la carpe, le brochet, la tanche (qui frayent au printemps et au commencement de l'été), les prenant en compagnie des petits poissons, soit à la ligne, soit au filet. Les ruisseaux qui se jettent dans la Traun, le canal qui y aboutit, ont été le théâtre principal de mes pêches, ordinairement faites avec le docteur dont j'ai parlé plus haut et avec quelques rares amateurs¹.

1. Nous ne pouvons nous empêcher de signaler ici, à ce propos, le travail que notre savant auteur a écrit lui-même sur la pêche, les poissons et les eaux. Nous devons nous

Il y avait quelques semaines à peine que je me reposais ainsi, lorsque m'arriva, précisément sur

donner le plaisir d'en faire un résumé succinct, qui montrera le philosophe chimiste à nos lecteurs sous un aspect assurément inattendu.

La pêche à la ligne, qui a fourni le sujet de tant de caricatures et même de plusieurs satires assez bien réussies, a fourni à sir Humphry Davy le sujet d'un livre très-intéressant du même volume que celui-ci, intitulé : *SALMONIA, or the days of fly-fishing, with some account of the habits of Fishes*. On a qualifié à juste titre cet ouvrage de : « chef-d'œuvre à la fois grave et charmant, écrit par l'un des plus illustres savants de notre siècle* ». Le génie ne touche à aucun sujet qu'il n'y laisse son empreinte. Davy, l'une des gloires de la chimie, ne dédaignait point, pour se reposer de ses laborieuses découvertes, de pêcher à la ligne ; et, en 1828, à une époque où il sortait d'une maladie longue et douloureuse, où les travaux du laboratoire lui étaient encore interdits, voulant donner à son esprit actif un aliment, il composa à Laybach, en Illyrie, précisément ici où se passe la scène de ce quatrième dialogue, ce petit livre de *Salmonia*, qui traite de divers sujets, et peut être très-justement considéré, dans son ensemble, comme l'apologie du pêcheur à la ligne et des poissons.

Cette œuvre est un petit drame qui dure neuf jours. Les principaux personnages (après les poissons, bien entendu) sont : Halieus, pêcheur habile, qui, dans l'intention de l'auteur, est le portrait du célèbre docteur William Babbington ; — Poiètès, homme d'imagination, admirateur

* *Magasin pittoresque*, juin 1853.

cette belle cataracte de la Traun à laquelle j'avais donné toute mon admiration, un accident —

enthousiaste de la nature, prévenu contre le plaisir de la pêche; — *Physicus*, qui n'entend rien à la pêche, mais qui est très-avide de connaître tout ce qui peut intéresser la science; — *Ornither*, amateur de tous les plaisirs de la campagne, encore peu expérimenté dans l'art de la pêche à la ligne.

La première journée se passe à Londres; *Halieus*, *Poiôtès*, *Physicus* et *Ornither* sont à table.

Physicus à *Halieus*. — Je suis sûr que vous savez où l'on a pris cette excellente truite: je n'en ai jamais mangé de meilleure.

Halieus. — Je dois le savoir, car c'était un matin, dans les eaux de la Wandle, à moins de dix milles d'ici, et c'est à moi que vous devez de la voir sur notre table.

Physicus. — C'est vous-même qui l'avez prise?

Halieus. — Oui, avec la mouche artificielle.

Physicus. — J'admire le poisson, mais je ne puis en faire autant de l'art qui vous a servi à le prendre, et je m'étonne que vous, homme d'un esprit si actif, d'un caractère si élevé, vous puissiez vous complaire à un genre de divertissement qui me paraît si triste et (dirai-je toute ma pensée?) si ridicule.

Halieus. — Je pourrais tout aussi bien m'étonner à mon tour qu'un homme doué comme vous d'une imagination si riche et d'une curiosité si généreuse, qu'un esprit si disposé à la contemplation n'aime point ce divertissement, et se hasarde, sans le connaître, à l'appeler triste et ridicule.

Physicus. — J'ai du moins pour moi l'autorité d'un grand moraliste, le docteur Johnson.

assez grave, comme on va le voir, — et dont le premier résultat devait être de me donner une

Halieus. — Je n'accorderai à aucun homme, si grand philosophe ou si grand moraliste soit-il, le droit de dénigrer un divertissement dont il n'a pas fait l'expérience. D'ailleurs, si j'ai bon souvenir, le même illustre personnage a beaucoup loué le livre et le caractère du grand patriarche des pêcheurs à la ligne, Isaac Walton.

Physicus. — Un autre écrivain célèbre, lord Byron, a fort maltraité votre grand patriarche et en termes très-énergiques. Ne l'appelle-t-il pas, si j'ai bonne mémoire, un « vieux sot affecté et cruel?... »

Halieus. — Je n'entreprendrai pas d'exhumer et d'agiter les cendres des morts, ni de venger la mémoire de Walton aux dépens de Byron, qui était aussi ignorant de la pêche que Johnson; mais je pourrais opposer à l'autorité de votre poète celle du poète philosophe des lacs, de Coleridge, qui célèbre la pêche à la mouche et les pêcheurs; celle de Gay, qui a chanté dans son poème ce plaisir dont il faisait ses délices à Amesbury pendant les mois d'été; celle de l'excellent et ardent pêcheur John Tobin, auteur de *l'Homme dans la lune*.

Physicus. — Je vous arrête; je me contente de ces autorités choisies dans le monde poétique.

Halieus. — J'en trouverais d'autres, au besoin, dans tous les genres, des hommes d'État, des héros, des philosophes. Je puis remonter jusqu'à Trajan, qui avait la passion de la pêche. Nelson était un habile pêcheur à la mouche, et la meilleure preuve de la vivacité de son goût pour ce plaisir, c'est qu'il continua à s'y livrer alors même qu'il ne pouvait plus se servir que de sa main gauche. Le docteur Paley avait un tel amour pour ce divertissement,